

1 L'oncle Benic

Mon père exerçait la profession de pêcheur de homards dans un tout petit village de la côte du Léon. Ce village en ce temps-là s'appelait Kerninon. Il changea de nom après la grande révolution de 1789 pour des raisons politiques à ce qu'il paraît. À l'époque où commence ce récit, c'est-à-dire en 1756, j'avais quatorze ans. J'étais un robuste et jeune Léonward plutôt trapu et rouquin quant à la couleur des cheveux. J'aimais à marauder¹ dans les champs et, quand mon père me cherchait, la couleur de mes cheveux révélait ma présence.

– Voyez-le, disaient à mon père les voisines, il flambe là-bas dans les luzernes.

À Kerninon, la vie était sauvage, quelquefois féroce. La plupart des hommes vivaient de la pêche ou pillaient les épaves. Nous adorions le feu et l'eau et notre misère était parfois si grande que

1. Marauder : voler des fruits ou des légumes.

trois jeunes filles du pays se firent voleuses et moururent sur l'échafaud très loin, à Nantes, je crois bien. Elles s'appelaient : Marion du Faou, Yvonne Guigin et Rose Banec. Chez nous, on priait pour le repos de leurs âmes, car nous confondions ingénument le bien et le mal.

Mon père était, cependant, un honnête homme, un peu dur d'oreille. Les oreilles de mon père m'émerveillaient à cause du poil rude et gris qui en défendait l'entrée. Elles s'ornaient de deux anneaux d'or, héritage de ma mère décédée en Terre sainte, vers Sainte-Anne-d'Auray, à la suite de M. de Kervidic, officier de la marine royale. Ma mère était servante quand elle mourut et elle fut enterrée décemment aux frais de son maître. Je demurai seul avec mon père. J'avais alors sept ans. C'est à cet âge que je fis mes premières courses en mer, sur la barque de mon père. À douze ans je savais hisser une grand-voile et rentrer tout seul un canot à la godille¹. J'ai couché bien des nuits en mer sous la grand-voile repliée en forme de tente. Je m'endormais bercé par la haute musique de la mer bretonne. Certaines nuits cela miaulait si fort que mon père prêtait l'oreille. Il me disait : « Écoute, écoute, Louis-Marie. Écoute-les. *Ils se plaignent ! Ils gémissent : ils veulent quelque chose ! Mais quoi ?* »

1. Godille : aviron.

Mon père soupirait à fendre l'âme. Et cette attitude dans le grand tourment de la mer et de la nuit me causait plus de peur que la nuit et la mer jointes ensemble.

De qui voulait-il parler ? Bien que je m'en doutasse un peu, je n'aimais guère à provoquer des précisions sur ce sujet. Je savais trop que la mer et la nuit sont en certains lieux et à certaines heures le royaume de la mort et des morts.

À Kerninon, nous vivions des nuits angoissantes, pleines de fantômes et de cauchemars dont les vieilles du village entretenaient la tradition. J'éprouvais encore moins la peur alors que je dormais en mer que lorsque je dormais dans notre mesure¹ quand le vent pleurait sous la porte.

J'entendais dans la nuit la galopade du voisin qui rentrait dans sa demeure et notre petit village désarmé, éloigné de tous les hommes, attendait avec résignation l'assaut de toutes les puissances de la nuit. Les roues d'une charrette semblaient grincer dans la lande. Alors mon père s'asseyait sur son grabat². Son visage ruisselait de sueur. Mais il ne disait rien.

Mon père, cependant, était brave. Un jour il se battit longtemps avec un congre³ géant. Il était robuste comme un chêne. Les autres hommes le craignaient, car il savait se faire respecter.

1. Measure : baraque.

2. Grabat : lit misérable.

3. Congre : anguille de mer.

Un jour de tempête, où le ciel et la mer se confondaient, la barque de mon père se brisa et lui-même fut emporté par une lame de fond qui le roula sur les récifs.

Il fut retrouvé le lendemain par des coupeurs de goémons¹. Comme il n'y avait pas de recteur² dans le village, ce fut un voisin qui lut la prière des morts. Je restai seul dans la petite maison qui, d'ailleurs, ne m'appartenait pas.

Anaïc, notre voisine, m'apporta du pain noir, des fèves et du lait de chèvre.

– Je ne veux pas rester tout seul ici, dis-je en pleurant.

– Mon paotred³ ! fit la brave femme. Montre-moi tes vêtements.

Elle choisit parmi mes nippes celles qui lui parurent les plus propres.

– Tu vas endosser ces vêtements, paotred, et puis dès demain tu prendras la route qui mène à Brest. Arrivé dans cette ville, tu te dirigeras vers Kéravel et tu demanderas l'auberge du Bon Chien Jaune. C'est ton oncle qui tient cette auberge. Tu lui diras que ton père est mort. Il est le frère de ton père et c'est à lui de te faire gagner ton pain.

– Mais, mère Anaïc, mon père ne m'a jamais parlé de cet oncle ?

1. Goémon : algue marine.

2. Recteur : curé.

3. Paotred : garçon.

– Ils ne se voyaient plus.

– Vais-je rester seul cette nuit, Anaïc ?

La vieille me prit par la main et me conduisit dans sa demeure.

Le lendemain, au point du jour, elle me fit boire une jatte de lait et me mit dans la main un petit paquet qui contenait mes pauvres hardes, du pain noir, une couenne de lard et un oignon.

Il faisait beau, des merles sifflaient dans tous les chemins creux. Je coupai un penbaz¹, mis mon baluchon sur mon épaule, et en bragoubraz² à la mode des paysans, je pris à travers la lande le chemin qui devait me conduire à Brest.

Le nom seul de cette ville merveilleuse, dont j'avais parfois entendu parler, m'enchantait et adoucissait ma peine. Je me retournai une dernière fois afin d'apercevoir mon village. Je crus bien revoir mon père à la porte de ma cabane. Je poursuivis ma route en pleurant seul, le nez baissé vers mes souliers.

J'arrivai à Brest un peu avant la tombée de la nuit. Oh gast ! que cette ville était grande et belle ! Et que les maisons en étaient hautes avec leurs innombrables fenêtres ! J'avais traversé des vallons fleuris où coulaient mille sources chantantes avant d'atteindre les remparts garnis de fraîche herbe

1. Penbaz : bâton.

2. Bragoubraz : culotte bouffante s'arrêtant au genou.

verte et je me présentai à la porte de la ville en me fauflant entre les chariots chargés de sacs de blé, les charrettes de foin et la foule des paysans en bragoubraz qui se rendaient au marché. Mon Dieu que cette foule était joyeuse et importante et bien nourrie ! Les femmes portaient des costumes magnifiques où le velours et l'or se mêlaient. Il y avait là des corsages de Quimper aux broderies somptueuses, des costumes du Léon, tous d'une richesse à quoi les pauvres filles de mon village ne m'avaient pas accoutumé. Je me mêlai à la foule des rustiques et mes sabots résonnèrent joyeusement sur le pavé. Le nez en l'air je m'émerveillais des choses et j'en étais arrivé à oublier à peu près le but de mon voyage.

J'apercevais, dans la rue bordée de maisons qui me parurent des palais, de fort jolis jeunes hommes, dont quelques-uns à peine plus vieux que moi, mais vêtus d'un bel habit gros bleu, qui portaient tricorne¹ et bas rouges. Je sus plus tard que ces messieurs étaient des gardes marines. Immobile contre une maison pour me garer des carrosses, des voitures et de tout ce bruit qui m'étourdissait, je ne pouvais contenir mon envie de voir. Je voulais voir, voir encore plus. J'eusse voulu embarquer tout de suite sur un de ces beaux

1. Tricorne : chapeau à trois cornes.

bâtiments que j’apercevais au bout de la rue sur la rivière la Penfeld.

Des matelots coiffés de bonnets rouges ou d’un petit chapeau de cuir bouilli et portant larges culottes   rayures vinrent à passer devant moi. Ils se tenaient par le bras et chantaient :

*Je n’ouvre pas ma porte après minuit.
Vous resterez dehors, la moitié de la nuit.*

Un matelot abandonna le bras de son camarade et s’approcha de moi. Il m’inspecta des pieds à la tête et sourit avec bienveillance.

– Monsieur, dis-je en me rappelant le but de mon voyage, je suis natif de Kerninon. J’ai perdu mon père et je suis venu à Brest pour retrouver le frère de mon père qui tient une auberge à l’enseigne du Bon Chien Jaune.

– Ma doué, fit le matelot en hochant la tête, tu n’es pas peu faraud¹ à ton âge de demander l’adresse du Bon Chien Jaune.

Il se gratta la tête et, m’indiquant du doigt une petite rue qui descendait à ma droite, il dit :

– C’est par là !

Il rejoignit le groupe de ses camarades.

J’entrai dans une ruelle tortueuse qui accédait à un escalier où des femmes faisaient sécher du linge.

1. Faraud : fanfaron.

Le visage de ces femmes me fit peur. Les épaules rentrées, je me hâtai de descendre l'escalier sous les quolibets¹ des mégères.

Autour de moi s'ouvraient trois ou quatre petites rues malpropres qui serpentaient entre des masures branlantes dont les contrevents pendaient sur les gonds disloqués. Des enfants grouillaient dans les ruisseaux. Ils me regardaient curieusement et avec hostilité. L'un d'eux me lança une pierre. Mes bra-goubraz les divertissaient. La colère me monta au front. J'avançai les poings serrés vers leur groupe qui se dispersa. Dans l'ombre des petites portes basses je les entendais me crier des injures. Je ne savais plus où diriger mes pas dans cette ville hostile. Une grande tristesse m'envahissait. Je m'assis sur une borne à l'angle d'une maison affreusement pauvre.

Une femme sortit de cette demeure et m'inspecta insolemment des pieds à la tête. Elle était jeune et laide. Pourtant son visage s'adoucit et c'est d'une voix aimable qu'elle m'interrogea.

– Pourquoi pleures-tu, petit fanandel du Gliner², tu ne connais pas la vergne³ et tu t'es perdu.

Je ne compris que les derniers mots de sa phrase. Je levai vers elle mon visage mouillé et je lui dis ce que j'avais déjà dit au matelot.

1. Quolibet : moquerie.

2. Petit fanandel du Gliner : petit compagnon du diable (argot).

3. Vergne : ville (argot).

– Alors tu es le neveu du taulier Benic. Je vais te conduire, ce n'est pas loin d'ici. Suis-moi.

Elle me prit doucement par la main.

– C'est à Kéravel que mon oncle habite ? demandai-je timidement.

– Kéravel, c'est ici, et le Bon Chien Jaune c'est cette taule de l'enfer que tu aperçois tout au bout de la venelle, devant le mur d'enceinte du Grand Collège. Adieu, mon gars, et bonne chance. Benic est devant sa porte. Si tu crains quelque chose un jour, viens me trouver. Je m'appelle Margot, Margot de la Courtille. Tu m'as l'air d'un pauvre petit enfant.

Elle essuya sa bouche du revers de la main, m'embrassa sur le front et regagna son logis.

J'appréhendais fort, maintenant que je touchais au but, d'adresser la parole à mon oncle Benic. Je ne connaissais pas la vie, mais j'étais riche en instincts ainsi qu'une petite bête sauvage et l'un de ces instincts m'avertissait que j'allais pénétrer dans quelque chose de trouble. Je n'avais jamais vu de cabaret semblable avant ce voyage, mais je sentais que le cabaret du Bon Chien Jaune ne ressemblait pas aux autres que j'avais rencontrés sur ma route et que sa clientèle ne devait pas être celle des marchands ou des joyeux rouliers¹ de la route de Châteaulin.

1. Roulier: transporteur.

Plus je me rapprochais de l'auberge du Bon Chien Jaune, plus mon émotion grandissait. Quand j'arrivai devant la maison, une maison basse et mal équilibrée, mes jambes fléchirent sous moi et je dus m'appuyer contre le mur crevassé.

Par la porte ouverte, j'apercevais le trou sombre de la salle. Une forme humaine s'agitait dans l'obscurité. Je voulus appeler : les paroles ne pouvaient pas sortir de la gorge. Le son de ma propre voix, enfin, me déchira le cœur.

– Monsieur Benic, monsieur Nicolas Benic !

– Voilà, voilà, répondit l'oncle.

Il sortit précipitamment de sa taverne et laissa tomber sur moi un regard bonasse¹. Son aspect ne me déplut pas. C'était un gros homme, au visage enfoui dans un triple anneau de graisse jaune. Il était luisant comme un beignet sorti de l'huile. Son aspect général était celui d'un brave homme un peu niais. Il détourna légèrement la tête, se frotta les mains d'un air gêné et me demanda :

– Qu'y a-t-il pour votre service, mon bon petit jeune homme ?

– Monsieur, je viens de la part de votre défunt frère Yann Benic, qui était mon père. Une voisine m'a dit de venir vous trouver. Je suis robuste et je pourrai travailler pour vous.

1. Bonasse : bon, doux.

– Alors Yann Benic est mort, dit l’aubergiste, et vous êtes mon neveu.

– Oui, monsieur.

– Bon, donnez-vous la peine d’entrer. Je ne sais pas encore ce que je peux faire pour vous. Je vais en tout cas vous offrir du pain, du lard et du cidre.

Somme toute, l’aventure ne se terminait pas trop mal. L’oncle se montrait plutôt d’un aspect engageant. Il était rond comme une courte tour et gras comme un loir à la saison des fruits. J’entrai derrière lui en descendant trois marches dans la grande salle de l’auberge. Bien qu’il fût grand jour, mes yeux durent s’habituer à l’obscurité qui y régnait comme un brouillard sur un marécage.

C’était en vérité un triste lieu de distractions que la grande salle du Bon Chien Jaune. À cette heure-ci, il n’y avait personne. Autour de la grande table centrale de bois mal équarri¹, deux bancs vides attendaient les clients. Tout autour de la salle, le long des murs étaient rangés des tonneaux vides qui tenaient lieu de table : ils étaient entourés d’escabeaux en bois noirci par la fumée du tabac, cette plante que je ne connaissais pas encore et dont je devais faire usage par la suite. Une grande cheminée, protégée par un manteau couvert de pots d’étain, garnissait le fond de la salle à côté d’une porte qui donnait dans une manière de

1. Équarri : taillé.

cuisine où se trouvait une échelle qui permettait d'accéder à l'unique étage de la maison.

Je m'étais assis dans l'angle de la cheminée où brûlait un maigre feu de tourbe¹. L'oncle Benic allait et venait. Il prit un morceau de lard dans un grand pot de grès et le mit à frire dans une poêle. Il me coupa une large tranche de pain noir, me versa une grande tasse de cidre dur qui sentait le vin blanc. Tout en préparant ce petit festin qui me mettait la joie au cœur, il m'interrogeait sur les événements qui avaient décidé de mon départ.

– Que voulez-vous faire, mon neveu ?

– Je voudrais devenir un marin.

– Un marin, un marin... hum... Écoutez, mon cher petit Benic... Benic... comment ?

– Louis-Marie, mon oncle.

– Louis-Marie, il faudra m'appeler Monsieur Benic... Cela vaut mieux pour la clientèle. Écoutez-moi bien, j'ai besoin d'un garçon dévoué pour m'aider dans ce commerce. Oui, il me faut un garçon dévoué, fort intelligent. Vous me paraissez, si un examen superficiel ne me trompe pas, remplir ces conditions. Il y a ici une servante nommée Anne. Elle sert la clientèle. Vous l'aidez dans sa tâche.

L'oncle Benic se versa un verre de cidre et élevant la voix, il poursuivit son discours :

1. Tourbe : combustible d'origine végétale.

– Il faut voir, entendre, et surtout ne rien dire...
Je ne veux pas d'un bavard sous mon toit... Un
neveu muet comme un thon, voilà ce qu'il me
faut... rien de plus, rien de moins.

Je l'écoutais tout en mâchant avec plaisir mon
lard et mon pain. L'oncle me contempla en
hochant la tête. Il dit :

– Vous m'avez tout à fait l'air d'être bien doué
sous le rapport de l'appétit... Enfin, il faut bien que
jeunesse se passe.

Mes yeux s'habituèrent au nouveau décor dans
lequel j'allais vivre. Une telle béatitude m'envahit
que je poussai un long soupir de contentement.
Après de la pauvre mesure où j'avais passé ma
petite enfance, l'auberge sordide de l'oncle Benic
me paraissait un palais.

L'oncle trancha cette béatitude d'un coup sec de
sa voix :

– Il ne faut pas vous endormir sur le rôti, garçon.
Vous allez d'abord m'ôter ces grègues¹ paysannes
et vous me mettez à leur place cette belle culotte
que voici.

Il ouvrit une petite armoire dans le réduit à côté
de l'échelle et en sortit une culotte assez usagée, à
la mode de la ville, une chemise, une paire de bas
de laine, un habit qui me parut un ancien uni-
forme modifié pour le goût civil.

1. Grègues: pantalon.

– Avec un combre galuché¹, me dit l'oncle, vous aurez l'air d'un milord ou d'une andouille. À vous de choisir votre rôle dans la vie. Maintenant, je vais vous montrer la chambre.

Il gravit l'échelle devant moi et je le suivis en portant sur mon bras les vêtements qu'il m'avait donnés.

À vrai dire, le premier étage du Bon Chien Jaune ressemblait beaucoup à un grenier. Il était cependant meublé en dortoir, c'est-à-dire que de tristes grabats s'alignaient le long des murs. Au bout de ce dortoir s'ouvrait une sorte de cage à fromages. L'oncle me la fit remarquer de son index tendu.

– Voici votre chambre, paotred, vous y dormirez comme un roi à la condition de vous réveiller dès la première heure du jour. N'oubliez pas que votre domaine est en bas, dans la salle et dans la cuisine. Vous pouvez également, quand l'occasion s'en présentera, faire les courses de ces messieurs. Mettez votre costume.

J'essayai culotte et bas. L'habit me parut un peu long de manches et de pans, bien que je ne fusse pas habitué à l'élégance des villes.

– Cela ira fort bien, fit l'oncle Benic. Cet habit est un peu long en vérité, mais il vous suffira de relever les manches sur vos poignets pour qu'elles

1. Combre galuché: un chapeau galonné (argot).